

François Omnès

La recluse



www.alterpublishing.com

La recluse

François Omnes

www.alterpublishing.com

La recluse : 34 chapitres, 350 pages

Résumé

Amour, haine, cupidité et utopie, composent la toile de fond de ce roman. Anne a tout juste vingt ans en mille neuf cent quarante-cinq lorsque l'amour frappe à sa porte...

Amour interdit qui ne sera pas du goût de son entourage et qui le lui reprochera. Meurtrie dans sa chair et dans son âme, tournant définitivement le dos à tous ces ingrats, elle s'enfermera dans sa petite maison, tout au fond de l'impasse, jusqu'au jour où, plusieurs années plus tard, l'arrivée de deux étrangers dans le village remettra tout en question...

L'avis du comité de lecture

Une avalanche de surprises dans ce thriller dont le titre ne laisse pas présager de l'histoire et de ses multiples épisodes, aussi inattendus qu'originaux. De nombreux dialogues émaillent le texte de ce roman haletant. À lire d'une seule traite !

Biographie



François Omnès, après avoir travaillé tout jeune dans l'administration, a décidé de changer de voie pour se lancer dans le commerce pour la seconde partie de sa carrière. Ce n'est qu'ensuite que le goût de l'écriture l'a amené à écrire quelques poèmes et deux romans, *La recluse* et *Le bateleur*.

1

Tous freins bloqués, lâchant un dernier jet de vapeur, la locomotive et ses quinze wagons de voyageurs, s'immobilisent à moins d'un centimètre des tampons du butoir de quai.

Penchée à l'extérieur, la tête noircie du mécanicien, la casquette inversée, les lunettes remontées sur le front, semble bien petite comparée à cette énorme machine. Pourtant cet homme vient de stopper le convoi sans le moindre à coup, tout en douceur... Au centimètre près... Ses grands yeux bleus, cerclés de blanc, brillent de malice et de contentement. Il vient, ce faisant, de démontrer, au jeune collègue qui le regarde d'un air admiratif, qu'il a acquis, au fil des années, une parfaite maîtrise de la conduite.

Ô ! Loin de lui tout sentiment de supériorité ou d'orgueil. Il s'est efforcé, jour après jour, d'inculquer au jeune Germain tout ce qu'il savait. Il sait que ce dernier est doué et qu'il aime le métier. Il sait aussi qu'il peut lui faire confiance, mais, aujourd'hui, il se devait de faire le maximum... D'apposer sa signature, après le mot fin de sa vie de cheminot.

Passant et repassant le chiffon sur les cuivres, il a du mal à se décider. De descendre pour la dernière fois, ces marches qui le séparent du quai, le stresse énormément. Une fois encore il vérifie que tout est en ordre puis, serrant la main de son jeune compagnon, il se décide enfin. Avant de descendre, juste au moment de sauter sur le quai, il enleva le petit foulard rouge qu'il avait autour du cou, le plia bien consciencieusement et le tendit à son jeune compagnon.

Germain s'en saisit, sans bien comprendre sur l'instant la signification de ce geste. Regardant ce carré de tissu rouge, bien

plié dans sa main, il comprit tout à coup ce que cela voulait dire. L'ancien venait de lui passer le « témoin »... Alors, le visage réjoui, il le noua fièrement autour de son cou, puis sauta à son tour sur le quai tandis que les derniers voyageurs se pressaient vers la sortie.

Pierre Duroc vient de conduire son dernier train... Ce soir c'est le départ à la retraite...

Sur le quai, le brouhaha de ses collègues le ramène à la réalité. Monsieur Moulin, le chef de gare, lui tend un énorme bouquet de fleurs.

Il a tout juste le temps de s'en saisir que des mains puissantes le happent et le hissent sur le devant de la locomotive pour la traditionnelle photo. Les journalistes, toujours à court de sujets, veulent tout savoir de lui ; flashes et questions crépitent de tous côtés.

La séance de photos terminée, tous, chef de gare en tête, se dirigent vers le café de la gare où un pot d'adieu est préparé.

- La tradition, c'est la tradition annonce monsieur Moulin. Vous allez devoir subir mon discours mon cher Duroc. Ah ! Oui... Nous avons eu bien du mal à gérer votre départ vous savez ! Si j'avais dû accepter de signer toutes les demandes de congé qui se trouvaient sur mon bureau la semaine dernière, pas un seul train ne serait sorti de cette gare aujourd'hui, certains ici ont pourtant réussi, par... Je ne sais quel stratagème, à me faire signer non pas pour un mais pour deux jours de repos ! ... Voilà qui augure de la suite des événements pour la soirée. Aussi, avant qu'ils ne soient plus capables de le faire eux-mêmes, permettez-moi de vous souhaiter, en leur nom et au mien, une longue et heureuse retraite... Hélas, j'en connais une qui, inconsolable comme nous tous ici de votre départ, va se languir de vous. Nous la savons capable de faire des caprices maintenant...

S'adressant à l'assemblée qui s'amuse beaucoup...

- Je vois que vous savez tous de qui je veux parler ! ... De son petit bijou comme il dit si bien. ! ... LA MARGUERITE ! ...

Cette remarque n'étant pas du genre à entraîner la mélancolie, l'éclat de rire général démontre, si besoin est, que Marguerite leur est familière. Les rires redoublèrent lorsque le retraité s'écria :

- « Une véritable petite chatte, elle ronronne comme au premier jour » N'est-ce pas Germain ?...

- Oh ! Oui ! répondit ce dernier, on pourrait même dire : « comme une vraie petite tigresse » ! ...

- Eh bien ! La relève me semble être assurée, reprit l'orateur. Je vois que la formation du petit a été bien faite, notre locomotive a encore de beaux jours devant elle... Puis, attendant que les éclats de rires se dissipent un peu, il coupa court... Au diable les discours... Je lève mon verre en vous souhaitant une longue et heureuse retraite ! Amis ! Buvons à la santé de Pierre et de Marguerite sans oublier " Germain la relève " qui entreprend là une succession bien difficile.

Un ban, lancé par son ami René, se termina par des hourras à faire vibrer la vitrine du café et, bien vite, les bouteilles commencèrent à se vider à la vitesse d'un train lancé à toute vapeur dans la campagne.

Bras dessus, bras dessous, l'un d'entre eux entonna la chanson du « petit vin blanc » entraînant toute la tablée dans un mouvement de bascule bon enfant.

- Irène nous a préparé un véritable festin, elle nous attend à la maison annonce René à son ami

- Mais nous ne serons pas de bonne heure, répond Pierre, tu as vu le monde qu'il y a ? ... Ils ne sont pas prêts de partir...

- Ne t'en fais pas, ce sera comme d'habitude, les bouteilles vidées, ils rentreront à la maison. J'ai prévenu Irène de ne pas nous attendre avant vingt et une heure. Il nous reste donc encore deux bonnes heures devant nous... Allez ! À ta retraite !

Pendant ce temps, au numéro cinq de la rue de la gare, Irène, petite femme, un peu ronde au regard noir et pétillant de malice, s'active. Comme toutes ces femmes qui durent monter à Paris pour trouver du travail, elle a gardé ce bon sens des gens de sa Bretagne natale où elle a été élevée. Elle met la dernière main à la table de fête qu'elle vient de dresser. Délicatement elle donne une dernière retouche au bouquet de fleurs placé au centre de la table. La vaisselle, en porcelaine de Limoges, cadeau de sa grand-mère, brille sur la nappe blanche, soulignée de dentelle et brodée de ses mains durant les longues heures d'attente de son cheminot de mari. Reculant d'un pas pour juger de l'effet produit, contente de son travail, elle se dirigea vers le fourneau, secoua énergiquement la grande poêle dans laquelle les pommes de terre nouvelles rissolent dans du beurre salé qu'elle a rapporté de son village, jeta un coup d'œil au rôti de veau qui brunit dans le four et termina son inspection en vérifiant que le Far breton refroidit bien sur le rebord de la fenêtre.

René et Pierre, les yeux brillants, les pommettes carminées, poussent la porte de l'appartement en se donnant de grandes tapes dans le dos. Irène, qui connaît bien ses deux gaillards, s'amuse de les voir de si bonne humeur.

- Eh bien vous deux ! C'est bien la première fois que je vous vois dans un état pareil. Allons ! Passons tout de suite à table, cela vous fera du bien...

- Tiens, dit Pierre en lui offrant son bouquet de départ et en l'embrassant chaleureusement.

Elle lui rendit son affection en le serrant tendrement dans ses bras. N'est-il pas celui qui, au péril de sa propre vie, a sauvé la vie de son mari durant la guerre ! ... Ces deux-là sont comme les doigts de la même main se dit-elle ! Comme deux frères...

Toute la soirée, passant du rire aux larmes, selon les bons ou mauvais souvenirs, ils affichèrent leur complicité, oubliant parfois Irène qui les regardait en riant. Tard dans la nuit, vers trois heures du matin, le vin les poussant vers la tristesse, elle décida qu'il était temps d'aller se coucher. Elle les poussa gentiment vers leur lit respectif ce qui n'empêcha pas les deux compères d'entonner une dernière fois « l'Internationale ».

Pierre, toujours célibataire, a décidé de retourner vivre dans son village où l'attend sa vieille mère.

De peur d'oublier, René, pour la dixième fois au moins, se rend au chevet de son ami pour lui dire que, Irène et lui, iront lui rendre visite le plus souvent possible. La dernière fois, il parla dans le vide, Pierre ronflait déjà comme un sonneur.

- Si tu te lèves encore une fois, je t'attache mon bonhomme... Laisse Pierre tranquille. Il dort... Irène sent qu'elle va se fâcher mais, la fin de sa phrase fut couverte par un ronflement sonore... À son tour, René vient de s'endormir comme une masse ! ...

Huit jours plus tard, Irène et René, attendent devant la grande porte de la gare Montparnasse. Ils s'inquiètent de ne pas voir arriver leur ami. René, en bon cheminot qu'il est, ne badine pas avec les horaires. L'heure c'est l'heure... Le train n'attend pas...

- Son train part dans moins de quinze minutes, il va finir par le rater...

- Le voilà annonce Irène, regarde-le ! Il prend tout son temps...

- Salut vous deux, vous ne m'aviez pas dit que vous seriez là !

- Nous voulions t'en faire la surprise, mais je vois que tu commences déjà à prendre de mauvaises habitudes, d'ordinaire tu es toujours une demi-heure à l'avance. Nous t'attendons depuis un quart d'heure... Tu vas rater ton train si ça continue, viens vite.

- Ne t'en fais pas j'ai tout mon temps.

Remontant le train jusqu'à la locomotive, il alla serrer la main au mécanicien et au chauffeur qui le connaissent bien. Puis, mine de rien, il jeta un coup d'œil sur les roues et les sabots des freins.

Irène et René l'observent en souriant...

- Tu voudrais peut-être le conduire en plus dit René ?

- Tu as raison mon vieux, mais que veux-tu... La force de l'habitude...

Au coup de sifflet du chef de gare, le convoi s'ébranla doucement. Pierre, sur le marchepied, fait de grands signes à ses amis.

- Venez vite me voir, cria-t-il

- Prépare les cannes à pêche répond René.

- Allez ! Rentrons, dit Irène en tirant par la manche son grand gaillard de mari.

Au loin, la locomotive s'éloigne en crachant d'énormes volutes de fumée noire. La campagne défile de plus en plus vite sous les yeux des voyageurs. Assis dans le sens de la marche, Pierre se laisse aller à la rêverie. Deux hommes partagent son compartiment. Il estime que le plus vieux des deux doit être

sensiblement de son âge, l'autre beaucoup plus jeune, écoute le plus âgé avec intérêt. Ils ont un accent guttural que Pierre connaît bien.

- Des Allemands se dit-il... Le simple fait d'entendre à nouveau ce langage le ramène bien loin en arrière, vingt-huit ans exactement, à l'époque de la dernière guerre...

L'homme plus âgé le tira brusquement de ses pensées en lui proposant, dans un français sans accent, une cigarette.

- Je vous remercie, monsieur, mais je ne fume que de la Gauloise... et de temps en temps la pipe.

- Justement ! Regardez, je vous propose une gauloise...

- Dans ce cas, je ne peux vous la refuser... je vous remercie monsieur.

Les cigarettes allumées, l'homme fit les présentations.

Je me nomme Hans Vanderkoff et voici mon neveu Hector Scanff.

- Moi c'est Pierre Duroc. Alors !, comme ça vous faites du tourisme ?

- Oui... mon neveu et moi visitons votre beau pays que j'aime beaucoup. J'y suis déjà venu durant la dernière guerre... pas pour les mêmes raisons hélas. Et vous monsieur, vous faites aussi du tourisme ?

- Non, je suis en retraite depuis une semaine et je retourne vivre dans mon village où m'attend ma vieille mère.

- Comme vous me voyez, moi aussi je viens de cesser de travailler depuis peu. Nous sommes donc, à quelque chose prêts, du même âge reprend l'Allemand. Mon neveu me dit que j'ai tort de revenir dans ce pays.

- Pourquoi ?

- Parce que je cherche à réveiller de vieux démons, selon lui...

- Qu'est-ce qui lui fait dire ça ?

- Le fait que je revienne ici à la recherche d'une partie de ma jeunesse qui m'a beaucoup marquée et à laquelle je tiens beaucoup.

Le train ralentissant, Pierre se leva et annonça à ses compagnons de voyage qu'il était arrivé à destination. Voyant que les deux hommes l'imitaient, il s'en étonna.

- Nous descendons à Axeville nous aussi, je suis ravi d'avoir fait votre connaissance. Si vous le voulez bien nous pourrons continuer cette conversation un peu plus tard. Nous avons l'intention de séjourner dans ce village un certain temps. Nous logerons à l'hôtel.

Pierre ne répondit pas, subitement gêné de voir ces Allemands revenir dans son village alors que les mauvais souvenirs ne sont pas encore complètement effacés. Sa pauvre mère ne s'est jamais remise de la disparition de son mari durant cette funeste période. Il descendit rapidement.

Sur le quai une vieille femme, courbée par le labeur, attend impatiemment ce fils qu'elle ne voit pas assez souvent à son goût. Aujourd'hui est un grand jour pour elle, il revient définitivement à la maison.

- Bonjour maman.

- Bonjour mon petit, si tu savais comme je suis heureuse de te retrouver. Il y a si longtemps que tu es parti...

- Pas si longtemps que cela, je suis venu voici à peine trois mois...

- Trois mois c'est long pour moi, je pensais mourir sans te revoir

- Ne dis pas cela maman tu as une santé de fer...

- Tu crois cela mais à mon âge une simple contrariété pourrait m'emporter tu sais ! ... Bon, tu es là maintenant, c'est le

principal. Dépêchons-nous, le repas est sur le feu et je t'ai préparé une surprise.

Tout en pressant un peu le pas, Pierre ne peut s'empêcher de sourire. La surprise, il sait ce que c'est. Un gros gâteau aux amandes qu'il affectionne depuis sa plus petite enfance. À chaque retour à la maison, sa mère, qui perd un peu sa mémoire, le gâte à sa façon. Elle fait un gâteau... Toujours le même...

En sortant de la gare, Pierre avait répondu au salut des Allemands, ce qui n'a pas échappé à sa mère qui voudrait bien savoir de qui il s'agit.

- Tu connais ces gens, demande-t-elle ?

- Non... ce sont des étrangers. Ils étaient dans mon compartiment.

- Tu sais de quel pays ils sont ?

- Non, je ne le sais pas, répond Pierre qui ne veut pas inquiéter sa mère.

La petite maison est située à l'opposé de la gare, presque à la sortie du village. Implantée en bordure de la route de Pans, dominée par un grand chêne aux branches protectrices qui viennent caresser son toit les jours de grand vent, elle a tout de la petite chaumière où il fait bon vivre.

Tandis que Pierre entreprend de faire le tour du propriétaire, sa mère se précipite dans la maison. Le jardin est presque à l'abandon. Dans un coin, une petite parcelle de terre est cultivée. Salades, radis, pommes de terre et plants de tomates y prolifèrent dans un joyeux désordre.

- Dès demain je m'attelle à la tâche dit-il tout haut en prenant place au bout de la table.

La soupière que sa mère lui présente distille dans la pièce ce fumet de potage qu'il affectionne tout particulièrement...

2

Toujours levé aux aurores, Pierre se promène dans le village encore endormi. Rien de tel que le petit air frais du matin pour vous remettre en forme, affirme-t-il souvent. Traversant le bourg d'un pas alerte, il se dirige vers l'unique bar de la commune, situé place de l'église. .

Le patron de l'hôtel relève justement son rideau de fer. Près de lui, sa femme attend, les bras chargés de pains frais et de croissants chauds. Tous deux le regardent arriver.

- Voilà un homme bien matinal pour son premier jour de retraite, s'exclame l'hôtelier. Bonjour Pierre... Comment vas-tu ?

- Très bien Robert ce sera encore mieux quand tu m'auras servi un grand café crème ! ... Je vous salue tous les deux. Si j'en crois le soleil qui monte sur l'horizon, nous allons avoir une belle journée.

- Tenez, dit Yolande, pour votre premier jour, je tiens absolument à vous offrir votre café. Elle y ajouta deux gros croissants que Pierre dégusta avec gourmandise.

Âgés d'une quarantaine d'années, les patrons de l'hôtel sont originaires du village. Ils connaissent tout le monde ici et, rien de ce qui se passe alentour, ne leur échappe.

- Content d'être de retour au pays demande Yolande ?

- Je ne suis là que depuis hier vous savez, il est encore trop tôt pour m'en rendre compte. Toutefois, je ne me fais pas de souci, avec le travail qui m'attend à la maison je n'aurai pas le temps de m'ennuyer. Au fait ! Vous devez avoir des clients étrangers dans

votre hôtel, hier ils sont descendus du train en même temps que moi.

- En effet, dit Robert, ils ne vont pas tarder à descendre.

Petit à petit, la salle se remplit. Les anciens, qui en ont fait leur quartier général, arrivent les uns après les autres. En peu de temps toutes les places sont occupées et les cafés, arrosés de calva, fument sur les tables.

- Comme tu vois, les habitudes ne changent pas... À part un ou deux vieux, tous les autres commandent la même chose le matin. Le service n'est pas compliqué : moi je fais les cafés, Yolande les sert. Ils sont un peu plus nombreux aujourd'hui. Deux choses les attirent probablement : ton arrivée et la présence de touristes dans l'hôtel... Ce qui attise encore plus leur curiosité. Tous aimeraient savoir de qui il s'agit.

Victor Cuf, qui vient tout juste d'arriver, lui pose justement la question.

- Il paraît que tu loges des étrangers ?

- Oui... La saison commence de bonne heure comme vous pouvez le constater et ce n'est pas moi qui vais m'en plaindre...

- C'est quoi ces gens-là ?... De quel pays ils sont ?

- D'Allemagne.

La tasse de café marqua un temps d'arrêt sur le bord des lèvres de Victor qui se tourna vers la salle.

- Eh ! Là ! ... Vous avez entendu ? Il loge des boches...

Un silence de plomb s'installa dans le bar.

- Mais... Regarde-les... Ma parole on dirait qu'ils ont vu un fantôme ! Yolande n'en croit pas ses yeux...

Une petite voix chevrotante, venant du fond de la salle exprima clairement la pensée de tous...

- Hééé... Béééé... Les voilà qui reviennent

- Tout de même pas affirme Robert, ils ne sont que deux et ils viennent en touristes je vous dis.

- N'empêche que tu ferais bien de chercher à savoir ce qu'ils viennent faire chez nous... Ils sont là pour longtemps ? demande encore Victor qui est devenu subitement beaucoup plus grincheux.

- Posez leur vous-même la question, les voici qui arrivent.

Victor quitta le bar sans demander son reste.

- Ce vieux ne sait plus ce qu'il raconte vous savez. Dans moins d'une heure il sera déjà saoul et ne se souviendra plus de ce qu'il vient de dire. Allez ! Parlons d'autre chose dit Yolande en haussant les épaules. Comment se porte votre mère, Pierre ? Je trouve qu'elle a beaucoup vieilli ces derniers temps...

- Ses rhumatismes la font souffrir beaucoup et le médecin m'a bien dit, le trimestre dernier, qu'il fallait lui éviter les émotions fortes. Son pauvre cœur ne le supporterait pas.

- À son âge, ce n'est pas étonnant mais maintenant, que vous êtes arrivé, cela devrait aller mieux !

- Je l'espère.

Du fond de la salle, Hans Vanderkoff faisait signe à Pierre, l'invitant à venir les rejoindre. Ce qu'il fit sans se faire prier.

Les vieux le regardaient sans comprendre. À la table, située près du comptoir, un vieil homme, connu sous le nom de père Lorient, tire sur sa pipe tout en lisant son journal. Bien qu'il n'ait pas prononcé le moindre mot, il reste attentif à tout ce qui se dit. Son regard gris acier impressionne toujours son entourage. Il ne fit pas le moindre mouvement pour savoir vers qui Pierre se dirigeait. De temps en temps les autres jetaient un regard dans sa direction, cherchant probablement à lire ses réactions. Tous ici, en dehors de Victor, le craignent

- Je serais heureux si vous acceptiez de prendre un café en notre compagnie monsieur Duroc, lui dit l'Allemand.

Pierre, qui regrette un peu son attitude de la veille, accepte volontiers. Hector le salua mais se retira rapidement.

- Excusez mon neveu je vous prie, il a décidé de faire la visite des environs puis d'aller à la rencontre des habitants pour parfaire son Français.

La porte du bar s'ouvre brusquement : Victor Cuef refait son apparition.

- Je n'ai plus de cigarettes. Donne-moi un paquet de « Maïs »

Apercevant Pierre à la table de l'étranger, curieux, il commande un autre calvados qu'il se fait, contrairement à ses habitudes, servir le plus près possible de leur table.

Les deux hommes, en grande discussion, ne font pas attention à lui. Il a beau tendre l'oreille, il n'entend rien de ce qu'ils se disent. Les vieux, qui font un chahut du diable avec leurs dominos, l'empêchent d'entendre. Il s'en alla, déçu...

- J'avoue, Monsieur Duroc, ne pas avoir très bien compris les raisons de votre départ si soudain à la descente du train... Ce n'est que ce matin qu'il m'est venu à l'idée que ma présence en France durant la dernière guerre, pouvait être à l'origine de votre réaction. Si je peux comprendre une telle attitude, permettez-moi de vous rappeler que nos deux pays vivent en paix maintenant.

- Vous avez certainement raison et je n'aurais pas dû agir ainsi. Il est certain que j'ai encore du mal à concevoir que vous puissiez revenir, même après tant d'années.

- Ne croyez pas que je sois venu ici, animé par je ne sais quel esprit " revanchard ", bien au contraire. Cette guerre a été pour moi, comme pour vous, source de malheur. Je l'ai détestée tout autant que vous. Nous étions soldats ; désobéir était impossible.

- Très bien dit Pierre. Alors dites-moi les raisons de votre venue au village ! ...

- Ceci est une bien longue histoire, si vous avez un peu de temps, je veux bien vous en parler. Je souhaiterais pouvoir me rendre sur l'emplacement de l'ancien camp allemand qui se trouvait près du lac. J'y pense tout à coup ! ... Voulez-vous venir avec moi, je vous raconterai mon histoire en chemin ?

- Venez dit Pierre en se levant.

- Nous nous sommes installés dans votre village au début de l'année mille neuf cent quarante-trois ; vous devez vous en souvenir... Jeune sous-officier, j'étais affecté au contrôle du ravitaillement. J'ai vécu dans ce camp pendant plusieurs mois. Exerçant une pression importante sur la population, le régime de Vichy aidant, nous n'avions pas trop de problèmes avec les habitants. Mais la situation évolua rapidement dès le débarquement de juin quarante-quatre. Les résistants français devinrent de plus en plus entreprenants...

- Je sais déjà tout cela monsieur, expliquez-moi plutôt la raison de votre présence ici... Tenez ! Nous apercevons le lac, nous ne sommes plus très loin...

Comme s'il n'avait rien entendu, Hans, plongé dans ses souvenirs, continue son récit...

- ...C'est alors qu'un nouveau commandant est arrivé. Jeune, élevé au grade de commandant au combat, fanatique, il considérait Hitler comme le nouveau « messie ». La pression sur la population s'amplifia. Par chance, je n'ai jamais participé aux actions punitives.

Bien que nous ne puissions circuler comme nous l'aurions voulu, j'avais pris l'habitude, durant mes heures de repos, de monter me promener dans le bois situé juste au-dessus du camp. Un jour, j'y ai rencontré une jeune fille qui

cueillait des fruits sauvages. Elle eut tellement peur de moi qu'elle essaya de se sauver. Je l'appelais dans votre langue et lui intimais l'ordre de s'arrêter. Apeurée, elle se cacha derrière un arbre. Je me suis assis tranquillement, attendant qu'elle se décide à sortir. Je lui parlais gentiment pour la tranquilliser, expliquant que je ne lui voulais aucun mal. Au bout d'un petit moment, elle sortit des broussailles. Je riais de bon cœur en voyant la tête qu'elle faisait. Elle se tenait debout devant moi, rigide, ses grands yeux clairs me fixaient sans la moindre crainte.

- Comment se fait-il que vous parliez si bien notre langue ? Vous êtes français ?

- Non je suis allemand, mais j'enseigne le Français dans mon pays.

Prenant confiance elle vint se placer en face de moi. Nous avons discuté durant une bonne heure avant de nous séparer.

- Je reviens demain à la même heure, lui ai-je dit en m'en allant... Le lendemain elle était à l'heure au rendez-vous.

Nous nous sommes revus très souvent. Amoureux l'un de l'autre, nous nous sommes aimés sans détours dans la petite cabane de bûcheron que nous avions découverte juste à l'orée du bois. Cela a duré jusqu'au moment où, pressés de toute part, nous dûmes quitter, de nuit, précipitamment le camp. C'était le quinze août mille neuf cent quarante-quatre. La deuxième D.B. venait de libérer Alençon; je m'en souviens encore... Quelques jours avant notre fuite, le commandant m'avait ordonné de faire creuser une fosse à l'intérieur du camp. Durant la nuit, elle fut recouverte par d'énormes rochers. Nous n'avons jamais su ce qu'il y avait fait enterrer.

- Je comprends maintenant pourquoi vous êtes là... Vous venez voir si cette fosse existe toujours. Vous aimeriez savoir ce qu'elle contient ! ...

- Vous n'y êtes pas Pierre, vous permettez que je vous appelle Pierre ?

- Oui.

- Appelez-moi Hans... Je suis revenu parce que je n'ai jamais pu oublier cette jeune fille que j'ai aimée et que j'aime toujours. Nous nous étions promis l'un à l'autre et avions décidé de nous marier dès la guerre finie. Mais la vie en a voulu autrement. La nuit de notre départ, les copains m'ont jeté de force dans le camion car je voulais désertre pour aller la rejoindre. Ils m'ont sauvé la vie en agissant ainsi. Le capitaine, devenu complètement hystérique par la disparition mystérieuse de notre commandant, faisait exécuter sur place tout homme qui traînait les pieds. Assommé, attaché dans le fond du camion, je n'ai repris conscience que dix kilomètres plus loin, alors que nous roulions à grande vitesse... De reculade en reculade, nous fûmes chassés en novembre de la ville de Strasbourg par la deuxième D.B. Quinze jours plus tard, je me suis retrouvé sur le front russe. J'avais écrit à Anne, une première lettre de Strasbourg. Par la suite, grâce à la complicité d'un ami vaguemestre, qui réussissait à faire partir des lettres de Berlin, je lui ai expédié trois autres courriers pendant l'année quarante-cinq. Je ne sais si elles lui sont parvenues, toujours est-il, qu'elles aussi, sont restées sans réponse. Après la guerre, j'ai demandé un visa pour la France, mais, habitant en Allemagne de l'Est, vous pensez bien que je n'ai jamais pu l'obtenir.

Après bien des tentatives, ce n'est qu'en mille neuf cent soixante que j'ai enfin réussi à passer à l'Ouest. Ma sœur qui, depuis la mort de nos parents et de son mari sous les

bombardements, élevait seule son fils unique, m'hébergea. Je trouvai rapidement une place de professeur de Français dans un collège. Pensant pouvoir oublier ma chère Anne, que j'avais laissée en France, je me suis lancé à corps perdu dans mon travail. Mais, c'était compter sans la force de l'amour que j'avais toujours pour elle. À chaque jour que Dieu fait, je m'endors en pensant à notre petite cabane à l'orée du bois. Pendant toutes ces années, j'ai voulu me persuader qu'elle n'avait plus voulu de moi.

Voici quelques jours, ma sœur, lasse de me savoir toujours aussi malheureux, acheta une valise qu'elle déposa devant moi.

- Il est temps pour toi de faire le pas, me dit-elle, vas en France, part avec Hector. Cherche à savoir ce qu'est devenue cette femme et reviens enfin libéré de toutes tes interrogations...

- Vous dites Anne... Mais Anne comment ? demande Pierre.

- Anne Vermont.

Pierre s'arrêta net... La cigarette pendante au bout des lèvres, subitement pâle.

- Que vous arrive-t-il demande Hans ?

- Rien. Rien... Regardez, nous sommes arrivés sur la zone de l'ancien camp. Bon... Je vous laisse à vos souvenirs ! ...

Pierre s'en retourna sans ajouter un mot.

Décidément, cet homme est un peu bizarre pensa Hans en le regardant s'éloigner.

Au cours du repas, Hector fait part à son oncle de son intention de partir à la pêche le lendemain matin de bonne heure.

- Je m'ennuie un peu, dit-il. Il me faut trouver un peu d'occupation.

- Profites-en bien, je te rejoindrai en fin de matinée. Je comprends que tu puisses trouver le temps long car il n'y a rien de particulier dans ce village. Je te demande simplement d'avoir encore un peu de patience. Tu connais les raisons qui m'ont fait revenir ici... Je pense pouvoir être fixé dans deux ou trois jours. Nous irons où tu voudras ensuite... Veux-tu que nous allions t'acheter une canne à pêche ?

- Non, l'hôtelier vient avec moi. Il a tout ce qu'il faut. Nous serons au bord de la rivière, juste un peu avant qu'elle ne se jette dans le lac.

- Très bien, je vous y rejoindrai un peu avant midi.

Robert vient d'effectuer son premier lancer. Fin pêcheur, il s'est levé plus tôt que prévu. Il a de l'avance sur le rendez-vous. Près de lui une seconde ligne attend son pêcheur. Le temps est à l'orage et les nuages s'amoncellent à l'horizon. Hector voulant couper au plus court, s'engage dans l'impasse. Il aperçoit déjà la petite maison de pierres, en partie recouverte de vigne vierge. Le chemin qui la contourne, guide le regard du visiteur sur une large porte à doubles battants ; juste au beau milieu du grand mur d'enceinte qui délimite une grande parcelle de terrain sur l'arrière de la maison.

Sentinelle esseulée, la maisonnette aux volets clos, le dos délibérément tourné au village, sommeille tout en bas de l'impasse. Seule, la porte d'entrée, aux vitres immaculées et aux rideaux épais, laisse penser à un soupçon de vie. Son petit portillon, à la peinture défraîchie, est envahi par les hautes herbes : signe que l'on ne passe plus par ce passage depuis bien longtemps.

Tout là-haut, sur la gauche, la colline boisée étend son ombre protectrice sur la campagne. Sortant du bois, un petit

chemin, bordé de fleurs sauvages aux mille couleurs, serpente à travers la prairie, terminant sa course au bord du lac dont il épouse les contours.

Une grosse chaîne rouillée entrave l'ouverture de la barrière... Peu importe ! ... Hector, jeune et sportif, saute prestement par-dessus... Une injonction puissante, prononcée avec autorité par une femme et venant de derrière l'épaisse haie qui borde les champs, le cloue sur place.

- Vous n'avez pas vu l'écriteau ? Vous ne savez pas lire peut-être ? C'est une propriété privée ici et il est interdit de passer.

- Je ne fais rien de mal madame, je veux simplement descendre jusqu'au lac.

- Vous n'avez qu'à faire comme les autres... Passer par la route... Je vous préviens, j'ai un fusil...

Le bruit du chien que l'on arme le fait reculer. Il hésite un instant puis, comprenant la détermination de la femme, il n'insiste pas et remonte l'impasse en pestant, dans sa langue natale, contre cette Française si peu sympathique.

À son arrivée près de la rivière, Robert lui montre les deux belles truites qu'il avait déjà prises.

- Mettez vite votre ligne à l'eau, avec l'orage qui approche, elles se jettent sur tout ce qu'elles trouvent... Mais dites-moi, vous ne vous êtes pas réveillé ?

- Je me suis bien levé à l'heure comme convenu, mais j'ai voulu couper au plus court en passant par là-haut... Malheureusement une espèce de vieille grincheuse m'a interdit de traverser sa propriété, j'ai dû faire demi-tour car elle avait un fusil.

- Attendez ! s'exclame Robert, ne me dites pas que vous avez voulu passer par le fond de l'impasse ?

- Bien sûr que si !

- Aïe ! ... J'aurais dû vous prévenir, nous ne pouvons plus passer par-là depuis la fin de la guerre. La femme qui y vit en interdit l'accès. Dites-moi, l'avez-vous vue ?

- Non, elle est restée derrière sa haie et je n'ai pas réussi à l'apercevoir.

- Étonnant tout de même. Voilà une femme qui s'est véritablement cloîtrée depuis près de trente ans maintenant.

- Pour quelle raison ?

- Je ne le sais pas. J'étais trop jeune à l'époque et nous habitons Toulon. Nous ne sommes revenus au village qu'en mille neuf cent cinquante. Elle et sa mère s'étaient déjà retirées du monde. Depuis, dans le village tout le monde se tait. Une chape de plomb recouvre cette histoire. Je n'ai jamais réussi à savoir pourquoi...

- Tout ce que je peux vous dire, reprend Hector, c'est qu'elle ne me paraît pas sympathique en tout cas... Maintenant, vous dire à quoi elle ressemble ?... Impossible !

- Dommage ! J'aurais pourtant bien aimé mettre un visage sur cette femme... Bon ! Pêchons, Yolande est seule et il faut que j'aille la remplacer au bar à partir de dix heures trente.

Hans arriva sur les coups de onze heures. Hector, occupé à se battre contre un monstre qui ne veut pas se laisser prendre, ne l'a pas entendu arriver. Après un quart d'heure de lutte, il pousse un cri de victoire : au bout de sa ligne s'agite une magnifique truite qu'il s'empresse de déposer dans son épuisette. Sous les applaudissements de son oncle, il ramasse rapidement son matériel.

- Je vois que la rivière est poissonneuse, mon garçon. J'espère que nous serons de retour à temps pour que Robert nous les fasse cuire.

- Ne t'en fais pas pour cela, il est parti voici moins d'une heure avec quatre beaux spécimens. Nous sommes invités à sa table ce midi.

- Passons à travers champs, ce sera plus rapide, annonce Hans en prenant la direction de la maison qui domine le lac.

- Non ! Non... Tu n'y penses pas, c'est interdit de passer par-là. Il nous faut faire le tour par la route.

- Pourquoi n'est-ce pas possible ?

- Eh bien, figure- toi que j'ai voulu descendre en passant par l'impasse ce matin et, à peine avais-je sauté la barrière que je me suis fait rabrouer par la propriétaire. Robert m'a raconté une histoire bizarre de femmes qui se seraient emmurées comme des nonnes depuis près de trente ans dans cette bicoque que tu vois là-haut. L'une d'elle est morte maintenant mais la deuxième n'a pas réapparu pour autant depuis... C'est tout ce qu'il a pu me dire. Chaque fois qu'il a voulu poser des questions, les vieux lui ont répondu que ce n'était pas ses affaires. Voilà ! Tu en sais autant que moi maintenant... Bon... ce n'est pas le tout mais il va falloir presser le pas car il est bientôt midi...

Hans est dubitatif... - C'est étonnant cette histoire... quelqu'un a bien dû l'apercevoir depuis tout ce temps ?... Tu me diras qu'elle ne doit pas être très sociable mais vois-tu, j'ai remarqué que les gens du pays étaient assez réservés, voir rébarbatifs par moments. Le fait que nous soyons allemands y est probablement pour quelque chose...

L'orage s'est éloigné. L'atmosphère est devenue subitement plus fraîche et l'air plus léger. Les patrons attendent leurs invités. Quand Hector sortit sa pêche du panier ils lui firent une véritable ovation !

Hans ne s'en cache pas, il aime la cuisine française au point d'être parfois gourmand... L'odeur des amandes grillées lui ouvre l'appétit.

- Hum ! ... J'ai une faim de loup dit-il en prenant place.

Robert, bon vivant, prenant l'accent du midi, raconta à la fin du repas les dernières histoires à la mode ce qui amusa beaucoup ses invités. Tenant à leur faire honneur, il prit soudain un air de conspirateur et disparut subitement pour revenir quelques instants plus tard, tenant, religieusement entre ses mains, une bouteille recouverte de poussière.

- Goûtez çà ! Vous m'en donnerez des nouvelles... " Trente ans "d'âge... Une pure merveille ce Calvados... Il ne m'en reste plus que quelques bouteilles que je garde pour les grandes occasions... Aujourd'hui, buvons à la bonne entente entre les peuples...

- À la Paix entre les peuples ! répondit Hans.

Contrairement aux autres jours, le bar est presque vide. Hans s'en étonne.

- C'est toujours comme ça le mercredi, lui répond Yolande, les anciens se rendent à la mairie, « au club » comme ils disent. Là-bas, ils jouent aux cartes et aux dominos, tout comme ici, mais ils ont droit au café et aux petits gâteaux secs gratuitement. Régulièrement ils y fêtent les anniversaires. Les hommes, pour l'occasion, fument le cigare et les femmes mangent du chocolat. À part deux ou trois, ils ne manqueraient pour rien au monde, l'après- midi du mercredi... Tout compte fait, mon mari et moi, apprécions ce jour. C'est beaucoup plus calme et cela nous repose un peu.

Axeville est un tout petit village de cinq cents habitants. Les jeunes couples y sont peu nombreux. L'école, autrefois trop

petite, est désormais bien grande. Certaines classes abritent des activités extra scolaires comme la préparation du carnaval et de la grande fête annuelle du boudin.

Situé à une centaine de kilomètres, à l'ouest de Paris, construit à même le flanc d'une petite colline, dominé tout en haut par sa vieille église d'où s'égrènent, jour après jour, les heures frappées sur une cloche qui date du moyen âge, il se différencie peu des autres villages de la région. Le vieux curé, toujours très alerte pour son âge, monte souvent dans son clocher lire son bréviaire. Il s'y trouve justement, louant Dieu pour la beauté du paysage qui s'étend à perte de vue sous ses yeux.

Pourquoi la vue de cet homme étranger qui traverse la place d'un pas décidé vers la mairie, lui fait dire que la tranquillité du village semble bien compromise ? ... Il ne saurait le dire pour l'instant... Tout ce qu'il sait, c'est que certains anciens s'élèvent contre sa présence...

En pierres du pays, portes et fenêtres entourées de briques rouges, la bâtisse occupe tout un côté de la grande place. Son aile gauche abrite l'école communale. Garçons et filles s'amuse dans la cour. Le tintement de la petite cloche suspendue près de la porte fait subitement revenir le calme. Hans regarde un instant tout ce petit monde qui se range bien sagement classe par classe.

Arrivant du fond de la cour, deux garçons discutent tranquillement.

- Christian, attends-moi à la sortie ce soir, je te montrerai la cabane que j'ai fabriquée dans le bois...

- Oh ! Ouais ! Super ! ...Faudra faire vite, car je n'ai pas envie de me faire encore engueuler par mon père.

- On n'en aura pas pour longtemps...

La forte voix de l'instituteur les rappelle brusquement à l'ordre...

- Alors vous deux... toujours à la traîne... Dépêchez-vous...

- Sacrés gamins ! Ils sont bien tous les mêmes, se disait Hans en poussant la porte de la mairie.

L'entrée est accueillante. Il n'y a personne derrière le guichet. Sur le bord du comptoir, un écriteau invite le visiteur à se servir de la sonnette qui est placée juste au-dessus. Une odeur de café frais flotte dans l'air.

N'obtenant aucune réponse à ses différents appels, il se décide à ouvrir la grande porte de la « SALLE DES MARIAGES » d'où lui parvient un brouhaha de voix. Les vieux, réunis autour des tables, jouent aux cartes et aux dominos tout en plongeant de temps en temps leurs doigts maladroits dans les assiettes de gâteaux secs,

Trois femmes s'occupent du service. La cafetière à la main, la plus âgée, lui fait signe d'avancer...

- Venez par ici monsieur dit-elle, en l'introduisant dans la pièce d'à côté. Si vous voulez bien patienter un instant, je n'en ai pas pour longtemps...

Cinq minutes plus tard elle est de retour.

- Je suis madame Morissot la secrétaire de mairie. Le mercredi est jour chargé pour les employées. Je suis obligée de les aider. Que voulez-vous ! ... C'est le jour des anciens... Que puis-je faire pour votre service ?

- Hans Vanderkoff, de passage dans votre région, je désirerais rencontrer votre maire.

- Ah ! Oui... vous êtes ce monsieur qui loge à l'hôtel en ce moment... Attendez, je vais voir si cela est possible dit-elle en frappant à la porte de communication qui se trouvait derrière elle.

La porte de la grande salle étant restée entrouverte, Hans se rend compte tout à coup que les anciens parlent maintenant à voix basse... Intrigué par ces chuchotements, il s'approcha suffisamment près et tendit l'oreille... Il n'osa pourtant pas regarder par l'entrebâillement, se contentant d'écouter pour chercher à comprendre ce qui se passait de l'autre côté... Une voix s'éleva par-dessus les autres.

- Hé ! Lorient... Tu sais toi ce qu'il vient faire ici ce boche ?

- Demande à Duroc, C'est un copain à lui, répond ce dernier.

- C'est bizarre... Pierre a été résistant... Comment peut-il être copain avec celui- là déclare une femme.

Hans n'en croit pas ses oreilles... Eh bien ! Je ne suis vraiment pas le bienvenu dans ce village, se dit-il.

- Monsieur le Maire veut bien vous recevoir. Vous pouvez entrer, annonce la secrétaire.

Sortant de derrière son vieux bureau encombré de dossiers, le maire lui tend une main grassouillette.

De taille moyenne, il correspond parfaitement à l'Image que l'on peut se faire d'un notable local. Sur son ventre rebondi une grosse chaîne de montre en or lui barre l'abdomen. Sa veste entrouverte découvre de larges bretelles qui soutiennent un pantalon bien dans ses plis. Son accueil, sans être chaleureux, est cependant aimable.

- Que puis-je faire pour vous être agréable demande-t-il en lui désignant un vieux fauteuil en cuir ?

- Je m'appelle Hans Vanderkoff, monsieur le Maire. Je suis de nationalité allemande et je recherche une personne qui habitait votre village il y a de cela plus de vingt-huit ans.

- Vingt-huit ans dites-vous... Mais c'était en pleine guerre !

- Oui. Durant l'année mille neuf cent quarante-trois...

- Dites-moi de qui s'agit-il et, si possible, pourquoi vous la recherchez ?

- Il s'agit de mademoiselle Anne Vermont de son nom de jeune fille. J'ignore si elle s'est mariée depuis. Il y a trois ans je vous ai fait un courrier mais je n'ai jamais reçu de réponse ; alors j'ai décidé de venir sur place.

- Je n'étais pas maire à l'époque et ne peut me souvenir de ce courrier, je pense toutefois qu'il a dû s'égarer.

- Possible en effet mais, il ne s'agissait pas de ma première demande !

- Vous avez conscience que vous me demandez là de vous renseigner sur la vie privée d'une personne. Dites-moi ?... À l'époque où vous avez rencontré cette personne vous deviez connaître son adresse, pourquoi ne pas lui avoir écrit dans ce cas ?

- Nous étions en guerre et par prudence je n'ai jamais voulu savoir où elle habitait.

Pourtant je lui ai écrit à plusieurs reprises. Compte tenu de la grandeur de votre village j'ai donc expédié toutes mes lettres à :

Mademoiselle Vermont Axeville France.

J'étais persuadé qu'elles lui parviendraient. Aujourd'hui encore je ne puis dire si elle les a reçues car je n'ai jamais obtenu de réponse. Je vous ai écrit à deux reprises sans obtenir le moindre résultat. Ce silence incompréhensible finit par m'inquiéter c'est pourquoi je suis ici aujourd'hui : je suis venu pour en avoir le cœur net...

- Pourquoi voudriez-vous, si elle ne l'a pas voulu elle-même, que je vous renseigne à son sujet ?

- Comme j'ai eu l'occasion de l'expliquer déjà, je vous assure que je n'ai pas l'intention de venir perturber sa vie. J'ai beaucoup aimé cette jeune fille voyez-vous. Aujourd'hui encore je pense à elle. J'ai besoin de savoir !

- J'ai bien peur que cela ne me soit possible monsieur. Il s'agit là d'une question de vie privée, je vous le répète... Mais au fait, puis-je savoir comment vous avez connu cette femme ?

- J'ai vécu dans le camp qui était installé près du lac en mille neuf cent quarante-trois. Nous nous sommes rencontrés par hasard dans le bois...

Le maire hésite... Hans se demande en quoi sa démarche le dérange...

- Permettez-moi d'insister monsieur le Maire, je suis un homme honnête je vous l'assure. Je tiendrai ma promesse. Si elle est toujours en vie et à condition que cela ne vienne en rien la déranger, je vous demanderai de lui faire savoir que je suis au village et que je souhaite la revoir. J'attendrai qu'elle en accepte le principe. Dans le cas où tel ne serait pas son désir, je repartirai pour mon pays sans insister.

Debout devant la fenêtre, les deux pouces tirant sur ses bretelles, le maire regarde dans la cour d'école les enfants qui disputent une partie de « balle au prisonnier »...

- Cette femme est toujours vivante, dit-il enfin... Mais je ne peux vous en dire plus pour l'instant. Je vais réfléchir à la manière de vous rendre, si possible, ce service. Sachez que je ne vous promets rien pour autant. Donnez-moi quarante-huit heures.

Hans, heureux de savoir Anne vivante, traversa pour la seconde fois la grande salle. L'odeur de cigare a supplanté celle du café.

C'est jour d'anniversaire pensa-t-il en jetant un coup d'œil circulaire.

Là-bas, au fond de la salle, un peu à l'écart, le père Lorient, les sourcils froncés, tire de rapides petites bouffées de sa courte pipe. Il discute avec une femme qui ne peut s'empêcher de se retourner sur son passage.

Marcelle Simon, forte femme élégamment vêtue, receveuse des postes en retraite, le regarde s'éloigner. L'étonnement se lit sur son visage. Certains pourraient même y voir comme de l'inquiétude...

Sur le chemin du retour, il salua de loin le vieux curé qui sortait de l'église. Peu de temps après, il poussa la porte de l'hôtel.

Victor, ivre comme à son habitude, très en colère semblait-il, frappe du poing sur le bar... Il bafouille. Les mots ont du mal à sortir ...

- Tu fe...ferais mieux d... de... de me dire pour com ... combien de temps ils sont là ces bandits ? ... Et puis d'abord... pourquoi tu loges des bo... bo... boches maintenant ?

- Allons Victor, je vous ai répondu cent fois que ce ne sont que des touristes. Ils peuvent bien rester tout le temps qu'ils le désirent tout de même ! ... De plus, je les trouve très sympathiques si vous voulez le savoir !

- Tu ferais bien de... de leur dire de dé...d é... déguerpir. Nous n'avons pas besoin d'eux ici...

Hans s'approcha de Victor qui ne l'avait pas vu rentrer.

- Vous me semblez bien en colère ce matin, Monsieur ! ...

Piqué au vif, Victor se retourne d'un bloc. De son regard de myope aux yeux jaunes et injectés de sang, il toise, du haut de son un mètre cinquante, la haute stature de son interlocuteur...

- C'est à moi que tu parles ?

- Bien sûr...

- J'ai rien à te dire...

- Mais si, allez, je vous offre un verre et vous me dites ce qui ne va pas ! Nous finirons bien par trinquer à l'amitié entre nos deux peuples vous ne croyez pas ?

- On sera ja...jamais des cop...copains ...toi et moi... Et puis, je suis capable de me payer à boire tout seul ! ... T'as qu'à foutre le camp ... Personne ne veut de toi ici... On les connaît bien les gens de ton espèce...

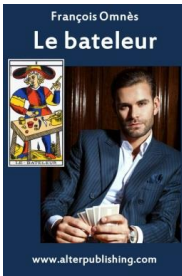
Il s'arrêta brusquement...

... Pierre qui vient de passer la porte le regarde froidement. Son air sévère est sans équivoque... Il n'apprécie pas les façons de ce vieil ivrogne et, sans même avoir prononcé un seul mot, il s'en était fait comprendre... Victor avala son verre d'un trait et sortit en titubant, sans se retourner...

Hans, étonné par la tournure que venaient de prendre les événements, salua rapidement Pierre et monta dans sa chambre. Il ressentait le besoin de se retrouver seul pour réfléchir à la situation.

Pierre commanda une « pression »...

Du même auteur



Le bateleur est un homme malin, tantinet joueur et souvent manipulateur

Le poker lui, est souvent considéré comme un jeu dangereux. Pourtant, nul ne pouvait prévoir ce qu'il adviendrait de ces deux hommes, joueurs incorrigibles, qui n'hésitent pas à mettre en danger leur propre vie et celles de leurs proches par amour du gain. Sur fond de « magouilles » de malversation, et de meurtres, Bébert, ce bateleur incorrigible devra-t-il accepter ce destin inattendu, insoupçonné et hors du commun qui lui est réservé depuis des siècles...